

Reconnaissance aux frontières abyssines

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Cet homme était un Issa. C'est tout ce qu'on en pouvait dire. Il venait de quelque part. Il allait... ailleurs. Combien de jours avait-il marché ? Peut-être dix. Qu'avait-il mangé ? Un peu de ce mil qu'il portait à la ceinture dans une petite poche en peau de gazelle. Qu'avait-il bu ? Un peu de l'eau contenue dans cette outre minuscule qui faisait pendant au sac de mil... Son village natal ? Mais il n'y a pas de village en Somalie. Sa tente ? Personne dans ce pays, n'a jamais vécu sous la tente, sauf les soldats qui viennent d'Europe. On marche dans les pierres. On est né dans les pierres et on y mourra. La tombe sera recouverte de pierres...

Nous avions laissé l'homme à son dessin. La piste menait maintenant à l'assaut de monts arrondis. Puis la montagne se creusait soudain en failles abruptes. Dans une de ces failles, une ombre de verdure courait.

— Halle !

Et tandis que les hommes de la section cassaient la croûte sur le bord du chemin, le capitaine et moi nous étions engagés dans l'oued Ouea... Nous allions vers un petit drapeau français dont les couleurs égayaient à trois cents mètres, tout un pan de montagne noire.

Le drapeau surmontait un minuscule campement à l'entrée duquel un Sénégalais nous avait présentés les armes. Un jeune homme était sorti d'une tente basse. Vêtu d'un short kaki et d'une gandouze de méhariste, il avait le teint brûlé de ceux qui ont vécu longtemps dans les pays sans ombre.

— Lieutenant D...
Nous nous étions coulés sous la tente. Le lieutenant, depuis trois mois prisonnier des pitons rocheux, faisait de la triangulation. Il nous avait entretenus de ses travaux, nous avait montré son bureau, un trou dans la terre avec la planchette sur un des rebords, l'autre formant siège. Quelques Issas, le poignard sur le ventre, flanaient autour du campement. A deux pas scintillait une longue nappe d'eau.

Notre hôte était venu nous accompagner jusqu'aux voitures et nous avions repris la piste. A quarante-cinq à l'heure, belle vitesse pour des engins de sept tonnes, nous avions coupé la plaine de Barayer dans toute sa longueur. Et dans la plaine de Bara quelques instants après, les deux avions de reconnaissance qui croisaient par là, étaient descendus à vingt mètres du sol pour nous saluer.

Une fois de plus, nous nous étions engagés dans la montagne et soudain, au haut d'une crête tourmentée, nous avions aperçu le poste de Dikil, ses murs, son drapeau et les trois plats de minuscule village qui l'entoure.

— C'est là que le drame s'est passé, avait dit le capitaine en indiquant l'horizon de son bras tendu.

— C'est là que vous irez demain, avait ajouté quelqu'un.

Au mess des officiers, nous devotions tranquillement un cuisot de gazelle. La véranda était encombrée de bu-

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

reaux chargés de papiers, de caisses de cartouches et de grenades. Sur le mur, une grande carte de la Somalie française n'offrait au profane que le tracé inachevé de quelques pistes, le contour imprécis de quelques sommets.

— C'est un travail de Bernard, me dit-on. Il a placé le lac Assab un peu haut et toute sa carte n'est qu'une fausse copie. Il allait la corriger, quand... Il y travaillait le soir. C'est un soir qu'il est parti avec ses miliciens pour le Gobad. Il n'est pas revenu cette fois-là...

— Vous avez lu ce qu'on a dit de l'événement ?

— Oui. Des critiques à froid des gens de bureau, des sédentaires ont contesté l'utilité du geste de Bernard courant sur aux pillards Assaimara, accompagnés de quelques hommes insuffisamment armés. C'est facile. Ce qui est moins, c'est, quand on a du cœur et le sentiment de son devoir, de résister à l'appel des tribus razzies, décimées, et les émissaires viennent demander justice. Il ne faut pas oublier que nous représentons ici la force et le droit. Et notre prestige vient de ce que nous mettons toujours celle-là au service de celui-ci. On a été jusqu'à dire que Bernard, en poursuivant les pillards, était sorti de son rôle. C'est faux. Il a fait très strictement son devoir d'administrateur. Nous aurions tous fait comme lui...

— Il devait, dit un lieutenant, faire tout ce qui était possible pour que les troupes razzies soient rendus aux Issas. Il n'a pas réussi. On en a conclu trop vite qu'il avait eu tort. Remarque que si l'affaire a mal tourné, c'est, comme toujours, par suite d'un hasard pur. Bernard, en pleine nuit, dépassa sans le savoir, dans le désert de Gobad, les bandes Assaimara, dont la retraite se trouvait ralentie par les troupes volées. Il les attendait donc entre la lac Abbé et la montagne. Par malheur, c'était le seul chemin par lequel les pillards pouvaient gagner la frontière. Ils étaient donc obligés, pour leur sûreté, de passer sur le corps de Bernard. Si celui-ci les avait attendus dans la plaine, il est probable qu'ils auraient évité la rencontre en abandonnant même les troupes. C'est là-dessus qu'avait compté Bernard. Et le calcul était bon. C'est aussi pourquoi il avait emporté si peu de cartouches...

— Et pendant ce temps, dit avec tristesse le lieutenant commandant le peloton méhariste du Gobad, je rendais à Djibouti les honneurs au Prince de Suède, avec tous mes hommes...

La nuit était tombée. Un grand vent froid balayait la cour du poste. Les portes grinçaient et les rafales sur le toit faisaient un bruit de marée qui monte. Des chacals hurlaient non loin de là. Devant le portail, les soldats traînaient des chevaux de frise et redressaient les barbelés. Dans les deux tourelles, les guetteurs veillaient près de leur mitrailleuse.

— Départ, demain à cinq heures, dit le capitaine.

Nous laissons s'éteindre les pipes. Et le poste Bernard s'endormit.

Georges FERRÉ.

La mystérieuse disparition de Nice

ON CROIT QUE LA MALLE CONTENANT LE CADAVRE DE M^{me} ARBEL A ÉTÉ JETÉE À LA MER

L'enquête menée par la police à la suite de la disparition de M^{me} Arbel, rentière, âgée de 80 ans, demeurant à Nice, a été poursuivie durant toute la journée de mercredi et l'ami de la quinquagénaire, Robert Egenger, a été de nouveau interrogé.

La disparition de M^{me} Arbel remonte au 25 septembre. Elle a été vue pour la dernière fois, au Casino de Nice, au cours de cette nuit et, à une amie qui l'accompagnait, elle fit part de ses craintes. Robert Egenger, en effet, la battait fréquemment; au cours de l'une des violentes discussions qui les mettaient parfois aux prises. Egenger tenta même d'étrangler son amie.

Robert Egenger, qui fut arrêté à la suite d'une rixe, est un individu qui profita honnêtement de l'affection et de la fortune de M^{me} Arbel, qui fut largement exploitée et volée. Au cours de ces derniers mois, il avait dérobé les titres et l'argent liquide que M^{me} Arbel avait chez elle; il avait engagé ses bijoux chez des prêteurs ou les avait vendus; il avait empêché chaque fois que M^{me} Arbel recevait chaque mois pour la location des maisons qu'elle possédait à Lyon.

LA RATION DE VIN DES SOLDATS

Paris, 26 décembre. — La Commission de l'armée de la Chambre a adopté le rapport de M. Léon Cousson, sur sa proposition de résolution tendant à inviter le gouvernement à porter au minimum à un demi-litre la ration journalière de vin distribuée aux militaires des armées de terre, de mer et de l'air, au cours de l'année 1936.

La Commission a décidé de demander la discussion immédiate de cette résolution.

D'autre part, elle a approuvé le rapport de M. Jouffroy sur le projet abrogant la loi du 26 mars 1918 portant suppression de corps des gardiens de habitus.

Mort de M. Léon Hennique

Paris, 26 décembre. — M. Léon Hennique, ancien président et membre de l'Assemblée Cousson, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé en son domicile, 42, rue Beaumont, à l'âge de 86 ans.

Le conflit italo-éthiopien

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Un message de l'Éthiopie à l'Angleterre

Londres, 25 décembre. — La légation d'Éthiopie à Londres publie un message de Noël adressé par l'Éthiopie au peuple britannique.

« Vous qui êtes justes, hommes et femmes du puissant Empire britannique, déclare ce message, et vous, mahométans du monde entier, voici un appel de vos frères éthiopiens humbles et malheureux. A l'heure où le monde se réjouit, le peuple éthiopien doit combattre et tuer. Il doit se faire tuer sans justice raison. Aussi, l'Éthiopie tend-elle ses mains vers Dieu et vers tous les peuples de justice et d'honneur en les suppliant d'arrêter le cruel massacre des Éthiopiens et des Italiens innocents. Le monde peut sûrement arrêter une nation si forte et orgueilleuse soit-elle, et l'empêcher de commettre le pillage et le meurtre. Aidez-vous pour d'une seule voix ! L'égoïsme et la diplomatie ont-ils fait de vous des couards ? Pour votre honneur et votre renommée, ne vous laissez pas jouer par un seul homme.

EN FRANCE

Il n'est point question que la flotte britannique se raitaille en masou à Ajaccio

Paris, 25 décembre. — Une agence a annoncé, sans s'être préalablement renseignée au ministère de la Marine, qu'une escadre britannique se disposait à utiliser prochainement le stock de combustible de la base navale d'Ajaccio.

Cette information, qui a été reproduite et commentée par plusieurs journaux, est totalement fautive. Elle semble avoir eu son origine dans une fausse nouvelle fournie par une feuille locale, nouvelle que le ministère de la Marine avait déjà démentie.

Le public doit être mis en garde contre la diffusion, trop souvent tendancieuse, d'informations aussi grossièrement inexactes et dont le plupart sont de provenance étrangère.

Il n'y a pas eu d'entrevue récente entre le chancelier Hitler et sir Eric Phipps

Berlin, 25 décembre. — L'ambassade de Grande-Bretagne dément formellement toutes les nouvelles répandues à l'étranger au sujet d'un nouvel entretien qui aurait eu lieu entre le chancelier Hitler et sir Eric Phipps, ambassadeur de Grande-Bretagne, à Berlin.

« Depuis l'entretien de vendredi 13 décembre, au sujet duquel un communiqué a été publié, aucune autre entrevue n'a eu lieu entre sir Eric Phipps et le chancelier-chancelier; par conséquent, toutes les hypothèses sur la prétendue conversation, sont dénuées de fondement.

EN ETHIOPIE

Cent charrires vont être distribuées aux agriculteurs des territoires occupés par les Italiens

Rome, 25 décembre. — Cent charrires seront envoyées au Gouvernement de l'Erythrée qui les distribuera gratuitement aux agriculteurs indigènes des régions occupées par les troupes italiennes.

Un avion anglais de la Croix-Rouge tombe à quatre-vingts kilomètres d'Addis-Abeba

Addis-Abeba, 25 décembre. — Un avion anglais de la Croix-Rouge venant de Khartoum est tombé à 80 kilomètres d'Addis-Abeba. Le pilote a été légèrement blessé.

Deux autres avions anglais de la Croix-Rouge sont attendus à Addis-Abeba.

Le Gouvernement éthiopien déclare qu'il est faux que ses troupes emploient des balles « dum-dum »

Genève, 25 décembre. — M. Harrouy, ministre des Affaires étrangères d'Éthiopie, a adressé à Addis-Abeba au secrétaire général de la Société des Nations le télégramme suivant :

« Le Gouvernement impérial éthiopien dément de la façon la plus catégorique les mensonges répandus par la Presse italienne et les déclarations du Gouvernement Italien relativement à l'emploi par les forces éthiopiennes de balles « dum-dum » et considère ces allégations comme fabriquées de toutes pièces pour servir de justification en faveur de l'Italie pour un recours éventuel et prochain à de nouvelles violations de droit et d'usage de la guerre.

« L'Éthiopie ne fabrique même pas de munitions; toutes ses fournitures, armes et cartouches, doivent transiter sur le territoire d'une puissance voisine où elles sont assujetties à des vérifications rigoureuses.

« D'autres part, l'Éthiopie doit avoir également un permis d'exportation du pays d'origine. Dans ces conditions, il est si difficile de croire que les pays d'origine ou de transit facilitent ou permettent l'introduction en Éthiopie de telles munitions prohibées. Nous protestons donc formellement contre ces allégations.

Le duc de Spolète a pris le commandement du groupe d'unités légères de la flotte italienne

Asnara, 25 décembre. — Le duc de Spolète a pris mercredi matin, le commandement du groupe d'unités légères de la flotte italienne de la mer Rouge.

La cérémonie s'est déroulée à Mas-sara sur le terrain de sport Abd-el-Kader. Les détachements de toutes les troupes de la garnison formaient le carré devant la tribune où avaient pris place les notabilités civiles et militaires de la ville.

Un fait nouveau dans l'affaire de la succession de M^{me} Baèle

Monte-Carlo, 25 décembre. — Il y a quelques jours, la Cour d'appel de Monaco examinait le pourvoi introduit par les prétendants à la succession de M^{me} Delphine-Marie Baèle, dite Leroy, décédée à Monte-Carlo, le 13 décembre 1932, qui avait institué, par testament authentique, un Orléanais, M. Louis Béarn de la Couëdra, son légataire universel. La Cour d'appel de Monaco mettait l'affaire en délibéré jusqu'au 4 janvier prochain.

Un fait nouveau vient de se révéler : l'existence d'une cousine au quatrième degré qui serait la plus proche parente de la défunte.

Cette cousine, M^{me} Marie-Joséphine Sergeant, va faire valoir ses droits à la succession.

— Mme Pointat, veuve de l'ancien directeur de la Caisse d'épargne de Libourne, qui avait été tuée par un avion allemand, a été démentie par un journal de Bordeaux, qui se suicider dans un hôtel de Bordeaux.

CONTE

Une capture

Conte policier de H.-J. MAGOG

Comme sa camionnette allait atteindre le haut de la côte, entre deux talus couronnés d'épaves taillées, les branches s'écartèrent et, un homme surgit, qui sauta sur la route et marcha délibérément au devant de l'auto. Pincheux, le conducteur, n'eut que le temps de freiner brutalement pour éviter de l'écraser. Aussitôt, l'homme grimpa sur le marchepied.

— Y a-t-il une place pour moi, l'ami ? demanda-t-il.

— Sa barbe était de deux jours. Ses vêtements étaient froissés et parsemés de mousse, comme s'il avait passé la nuit dans les fourrés. L'ensemble n'était pas rassurant. Mais l'endroit était désert et Pincheux, qui n'était pas armé, ne se sentait pas très fier.

— D'abord, qui êtes-vous ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— Oh ! pas un méchant diable ! répondit l'homme en ricanant. Seulement quelqu'un qui voudrait bien arriver à la station du chemin de fer pour le passage de l'express. Emmenez-moi, je ne demande qu'à vous payer de votre peine.

Il tira de sa poche un billet de banque, que Pincheux empocha après une brève hésitation.

— L'auto n'est pas à moi. Je ne suis que le valet. Mais montez tout de même, s'excuta-t-il.

L'homme s'installa. La voiture repartit.

— Vous avez été imprudent. J'aurais pu vous écraser sans le vouloir, reprit Pincheux, pour dire quelque chose de mieux parce que son émotion lui restait sur l'estomac. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait signe ?

— Vous ne vous seriez pas arrêté, rilla l'homme. Les automobilistes n'ont pas beaucoup ramassé des clients sur une route déserte, surtout des clients de ma mine.

— Je n'étais pas trop rassuré, avoua Pincheux, que le don du billet avait remis en confiance. Mais aussi, il y a de quoi. L'autre nuit, mon patron, m'sieur Bertrand, a été assassiné par un vaurien qui peut-être dans les environs. On peut se tenir sur ses gardes.

— D'accord ! approuva l'homme. Il était donc riche, votre patron ?

— Dame, oui.

— Et vous avez aussi, sans doute ? Je parle qu'il gardait chez lui tout un paquet de billets de banque, dans un meuble qui fermait mal.

— Vous tombez juste.

— Bon ! Et la nuit, il se relevait et rallumait pour compter sa fortune ? Qui sait ? Sa chambre était peut-être au rez-de-chaussée et en bordure d'une route d'où elle n'avait pas de persiennes, rien d'étonnant à ce qu'un chemineau ait été attiré par la fenêtre éclairée. Supposez-lui les poches vides et l'estomac aussi. Un coup de poing dans la vitre, un tour d'épaulement, une poussée et un bond dans la chambre. Il a pu être sur le vieux — dites ? c'en était un ? — et avoir ses dix doigts autour de sa gorge avant que votre patron ait eu le temps de faire seulement ouf ! Ajoutez-y un bon coup de gourdin sur le crâne et le chemineau n'a plus qu'à aller se faire la somme de sauter par la fenêtre. N'importe, ça n'a rien de neuf.

— Vous voyez les choses comme si vous y aviez assisté, s'émouvait le valet. C'est comme ça que l'affaire s'est passée. Je l'ai expliqué aux gendarmes.

— Le lendemain ? questionna l'homme, avec un petit sourire.

— Naturellement. Quand j'ai retrouvé mon patron par terre, il était déjà froid.

— Et personne n'avait rien entendu ? C'est une chance pour le criminel.

— Et aussi pour moi. Si le bruit m'avait réveillé, je serais descendu de ma mansarde et j'aurais attrapé un mauvais coup. Heureusement que j'ai le sommeil dur.

Heureusement, approuva l'homme, ricanant sournoisement. Mais alors, il n'y avait que vous dans la maison ?

— Il n'y avait que moi. M. Bertrand était veuf et sans enfants. Je lui servais de tout : cuisinier, jardinier, même chauffeur, comme vous voyez.

— Mais pas gardien de nuit ? plaisanta l'homme. Le type qui a emporté la fortune n'a pas dû vous trouver gênant.

— En pleine nuit, dans une maison isolée, est-ce moi qui l'aurais arrêté ? même si je l'avais entendu ? plaida Pincheux. Et puis, n'est-ce pas, les gendarmes finiront bien par lui mettre la main au collet ?

— Ce n'est pas tellement sûr, répliqua l'homme, avec un petit rire si singulier que Pincheux tourna la tête pour lui jeter un bref regard.

— Si ce n'est pas le gendarmier, ce sera quelqu'un que je vais chercher à la gare, riposta-t-il. Oui. Un policier de Paris doit arriver par l'express. Un fameux, il paraît.

— Voyez-vous que l'assassin ait l'idée d'aller juste prendre ce train-là et tombe dans ses pattes ? ricana l'homme.

De nouveau, Pincheux tourna la tête

CONTE

Une capture

Conte policier de H.-J. MAGOG

vers lui. Il se regardèrent et, brusquement, l'homme fit un mouvement.

— Attention, fit le valet en le regardant. Un peu plus, vous me faisiez lâcher le volant. Si vous tenez à ce que nous nous cautions la figure ensemble, vous n'avez qu'à recommencer. L'homme se tint out, un pli au front.

— Voilà la gare, annonça Pincheux peu après. Je vous souhaite un bon voyage.

Il stoppa. L'homme sauta à terre, bredouilla un bref merci et disparut dans l'intérieur de la gare.

Pincheux passa sur le quai et découvrit peu après l'homme, mêlé à la foule des voyageurs. Félicitant de ne pas s'être aperçu, tous deux se surveillèrent à la dérobée jusqu'au moment où un coup de sifflet annonça l'express. Machinalement, Pincheux tourna la tête vers le train.

Quand il regarda de nouveau du côté de l'homme, celui-ci avait disparu. L'express s'arrêtait. Dévalant les marches, le valet se mit à marcher le long des wagons.

La production de toutes les branches de l'activité de la Russie va être augmentée

Moscou, 25 décembre. — Le Comité central du parti communiste, au cours de sa session qui s'est terminée le 25 décembre, s'est occupé des problèmes économiques. Une des décisions prises concerne l'extension du mouvement stakanoviste. En d'autres termes, on a décidé l'augmentation de toutes les branches de la production du pays, ainsi que celle du rendement individuel de travail. Les décisions publiées ne disent rien touchant une augmentation correspondante des salaires ou la fixation de nouveaux prix pour la consommation. Le Comité central a également décidé que, le 10 janvier, commenceront-ils des éclaircissements à ce sujet.

— M. Jean Rey, membre de l'Assemblée des sciences exactes et naturelles, d'honneur, est décédé en son domicile, 59, rue Scheffer, à Paris.

— D'Henri de Paris, directeur du journal « France-indochine », qui était malade depuis plusieurs mois, est décédé mercredi, à l'âge de 56 ans.

Dernières nouvelles sportives

Morin bénéficie d'un non-lieu

La F.F. Tennis, suite de plusieurs réclamationnaires contestés le lors de séjour de ce dernier à Deauville et au Touquet, le 25 décembre, avait chargé M. H. Danet, désigné pour les faits reprochés au joueur de Coupe Davis, de faire enquête. M. H. Danet a présenté son rapport et la Fédération vient de rendre son verdict.

Le téléphone automatique rural dans le Nord

Le téléphone automatique rural dans le Nord rente bientôt une réalité. M. Mandel, ministre de P. T. T., qui s'est attaché à l'étude du problème, a terminé ses travaux et laisse maintenant aux services régionaux le soin de s'occuper du coût matériel de la question.

Le matériel à être installé sera constitué de courts de fabrication, sera installé où la mise en service de l'automatique rural commencera en juin pour se terminer vers la fin de 1936.

La nouvelle organisation est basée sur la création d'un certain nombre de « centres manuels » qui dessertont, en plus des abonnés de ces centres, tous ceux des localités environnantes par l'intermédiaire de l'auto-commutateur rural.

Pour la région de Lille, Roubaix et Tourcoing, l'automatique intégral dessertira un certain nombre de localités importantes, c'est-à-dire Lille, Roubaix et Tourcoing, seront établies exactement comme les foyers les abonnés de ces trois villes.

La réforme du téléphone rural représente 9.000 abonnements sur les 37.000 que compte le département.

Sans qu'il aient à payer plus cher leurs abonnements et leurs communications, les bénéficiaires d'un service amélioré, ce sera, tout comme le jour, le dimanche même les autres jours, alors qu'actuellement ils ne peuvent téléphoner que de 5 h. à midi et de 14 h. à 19 h.

Le matériel à être installé sera payé par les communications téléphoniques en dehors de ces heures, ne sera plus exigé.

En résumé, l'automatique rural aura-tout les avantages de celui-ci et sera en mesure de noter aussi qu'en plus de ces améliorations, une autre a une importance, c'est celle qui consiste à garantir absolument le secret des communications.

Deux enfants sont asphyxiés par le gaz, à Colomby

Paris, 25 décembre. — A 6 h., mercredi matin, rentraux chez lui à la fin de son service, le gardien de la paix, Jean Bonnot, demeurant 46, rue des Carrières, à Colomby, a trouvé asphyxiés par le gaz d'acétylène, dans la cuisine où ils étaient couchés, ses deux enfants, Jacques, 8 ans, et Jeanne, 5 ans.

Les pompiers, alertés aussitôt, leur produigèrent des soins, mais sans résultat. L'accident serait dû à la rupture d'un raccord en caoutchouc.

L'affaire de la rue Feydeau à Paris

Au mois d'avril dernier, cinq jeunes gens de 14 à 15 ans, introduits dans les locaux de la Fédération socialiste de la Seine, rue Feydeau et détruisant un drapeau, des tracts, quelques chaises. Pourraient-ils voir leur tentative, ils ont comparu devant le tribunal pour enfants de la Seine, dans une affaire qui a été sans doute et les a rendus à leurs familles.

On compte trente et un morts dans la collision de trains près d'Erfurt en Allemagne

Weimar, 25 décembre. — On sait qu'un grave accident de chemin de fer s'est produit à Grosberingen, près d'Erfurt. L'express de Berlin-Francfort a tamponné, sur le pont de la Saale, un train omnibus qui se rendait d'Apolda à Naumbourg-sur-la-Saale.

Après un arrêt à Grosberingen, il venait de repartir, couvert par les signaux, lorsque l'express le prit en écharpe à la bifurcation.

La locomotive de l'express renversa les derniers wagons du train omnibus dont l'un fut précipité dans la rivière et démolit le parapet du pont. Un autre resta suspendu en l'air et ne put être dégagé que dans la matinée de mercredi.

Les secours furent organisés immédiatement dans la nuit, sous les auspices de la gendarmerie.

Les pompiers, la garnison de Naumbourg, les sections d'assaut et les sections spéciales des environs ont débarrassé les décombres d'où ils ont retiré morts et blessés.

Les équipes spéciales des chemins de fer ont dû couper sa chaux dans les traverses et les toles des wagons écrasés les uns sur les autres.

D'après des renseignements de source officielle, le nombre des morts s'élève à 31; celui des blessés gravement atteints, 22; celui des légèrement blessés atteint 40 ou 50.

L'enquête paraît confirmer qu'une faute grave a été commise par le mécanicien de l'express tamponneur. Par une coïncidence curieuse, ce train était remorqué par deux locomotives.

Le mécanicien de la deuxième locomotive a déclaré avoir distingué l'embranchement du pont le signal « pas libre ». Le train roulait alors à 90 kilomètres à l'heure.

Aussitôt, il renversa la vapeur et tenta, en vain, par des coups de sifflets répétés, d'attirer l'attention de son collègue de la première locomotive. Malgré ses efforts, il ne réussit pas à arrêter le convoi mais, d'après des informations officielles, réduisit la vitesse du train de 60 à 20 kilomètres.

Il l'express avait pris en écharpe le train omnibus à 90 à l'heure, le nombre des victimes est sans doute été deux fois plus élevé.

L'état du mécanicien de la première locomotive est toujours très grave et il ne serait être question de l'interroger pour le moment.

Un agent d'assurances et sa femme assassines

Bordeaux, 25 décembre. — Mercredi matin, au village de Boisé, près de Marsais (Charente-Inférieure) on a découvert dans le couloir de leur maison, les corps de M. Guesnard et de sa femme. M. Guesnard avait cessé de vivre et sa femme agonisait.

D'après les premières constatations, il semble que le crime a été perpétré tard dans la nuit de Noël. M. Guesnard, qui était agent d'assurances, avait fait de nombreux recouvrements dans la journée de mardi.

TIRAGES FINANCIERS

CREDIT FONCIER DE FRANCE			
OBLIGATIONS COMMUNALES 2,99 % 1892			
Les trente numéros suivants sont remboursés chacun par 1.000 francs.	1.835	20.407	30.976
1.835	113.559	114.241	140.037
140.307	222.409	250.374	261.472
300.753	328.266	334.181	354.846
359.293	392.074	401.877	410.823
OBLIGATIONS FONCIÈRES 2,99 % 1893			
Les 50 numéros suivants sont remboursés chacun par 1.000 francs.	1.277	19.629	21.158
2.277	74.679	77.805	84.831
85.477	113.82	117.893	126.889
151.726	204.308	207.343	230.341
250.519	271.187	282.324	288.744
323.881	329.510	329.302	350.918
372.431	387.927	394.181	402.053
422.458	425.322	441.720	442.529
OBLIGATIONS COMMUNALES 3 % 1896			
Les 100 numéros suivants sont remboursés chacun par mille francs.	1.154	4.521	26.947
26.947	75.304	123.672	127.558
159.709	164.460	164.358	183.283
256.618	261.885	268.092	282.854
322.334	328.940	342.029	347.215
410.526	424.541	423.704	454.941
502.553	512.802	533.040	549.273
629.415	646.088	622.282	631.754
728.242	730.117	730.148	740.257
843.228	843.228	843.228	843.228
943.228	943.228	943.228	943.228
1.043.228	1.043.228	1.043.228	1.043.228
OBLIGATIONS COMMUNALES 3 % 1912			
Les 12 numéros suivants sont remboursés chacun par 1.000 francs.	80.890	124.732	271.720
516.214	824.744	921.003	1.203.370
1.826.538	1.897.989		
Les 100 numéros suivants sont remboursés chacun par 100 francs.			
18.97	18.236	25.208	36.157
184.827	277.478	289.983	303.507
303.507	377.312	389.983	400.583
400.583	477.312	490.583	503.507
503.507	577.312	590.583	603.507
603.507	677.312	690.583	703.507
703.507	777.312	790.583	803.507
803.507	877.312	890.583	903.507
903.507	977.312	990.583	1.000.000

Dernière Heure

Un discours du Roi d'Angleterre à ses sujets

Londres, 25 décembre. — Le roi George V a radiotélévisé mercredi après-midi, du château de Sandringham, un discours adressé à tout l'Empire britannique, à l'occasion de la fête de Noël.

C'est après le déjeuner en famille au château, auquel assistaient ses enfants et petits-enfants, que le souverain a prononcé son discours.

« J'ai été ravi d'être invité à tous les sujets d'un joyeux Noël, le Roi les a remerciés des démonstrations de loyauté, d'amitié que sa famille et lui-même ont reçues à l'occasion de la fête de Noël.

« C'est après le déjeuner en famille au château, auquel assistaient ses enfants et petits-enfants, que le souverain a prononcé son discours.

« J'ai été ravi d'être invité à tous les sujets d'un joyeux Noël, le Roi les a remerciés des démonstrations de loyauté, d'amitié que sa famille et lui-même ont reçues à l'occasion de la fête de Noël.

« C'est après le déjeuner en famille au château, auquel assistaient ses enfants et petits-enfants, que le souverain a prononcé son discours.